

Besançon, ville « d'eaux »

François Lassus, Institut d'études comtoises et jurassiennes, Université de Franche-Comté

La combinaison du Doubs et du rocher de la Citadelle forme les éléments visuels qui définissent le mieux le cadre de Besançon. « Le Doubs entoure presque la ville entière d'un cercle qu'on dirait tracé au compas ; l'espace que la rivière laisse libre ne mesure pas plus de 1 600 pieds et une montagne élevée le ferme si complètement que la rivière en baigne la base des deux côtés. » Telle est la plus ancienne description de Besançon, celle que, dans son récit de la Guerre des Gaules, donne Jules César en l'an 58 avant notre ère.

Les relations entre la ville et la rivière qui en fait une boucle peuvent être déclinées sur plusieurs registres.

La Boucle... et l'Outre-Pont

On ne peut pas dire, tout d'abord, que la ville et la rivière vivent en osmose. Demandez à un Bisontin où se trouve le port de plaisance : peu sauront vous envoyer sans hésitation au pont de la République... Un Bisontin du centre ville — mais sont-ils encore nombreux ? — peut rester longtemps sans traverser le Doubs autrement qu'en voiture pour aller faire ses emplettes dans les grandes surfaces ou partir en week-end. La promenade touristique sur le Doubs, si riche

en péripéties (passage des écluses de Saint-Paul et de Tarragnoz, traversée du tunnel ...), si riche en perspectives pittoresques (promenade Micaud et Bregille, Canot et pentes de Chaudanne) ou en leçons d'économie (port de Rivotte et usines des Prés-de-Vaux, complexe des anciens moulins de Tarragnoz) ne montre rien de la ville ancienne... sauf les quais — masse uniformément ordonnancée, formant rempart côté boucle ; rangée de maisons cachée par les arbres côté Outre-Pont — au passage de Battant (fig. 1).

C'est que la ville n'est pas vraiment traversée par la rivière : elle est enveloppée par elle, utilisée comme fortification, renforcée de murailles ; l'Outre-Pont — quartiers populaires surpeuplés de Battant, Arènes et Charmont isolés du centre des activités urbaines — a vu son rôle de bastion avancé renforcé dans le système des fortifications de Vauban ; il dispose d'ailleurs de sa propre citadelle, face à celle qui protège (et surveille) la Boucle : le fort Griffon.

La Boucle, l'Outre-Pont, deux dénominations traditionnelles qui montrent bien que la rivière divise la ville en deux parties, et que « le » pont, trait d'union entre les deux, ne les met pas sur un plan d'égalité. Unique jusqu'au XIX^e siècle, le pont de Battant est un passage obligé, qui définit l'orientation générale de la ville jusqu'à la Porte-Noire, autre passage longtemps obligé, jusqu'à ce que les passages ouverts à la fin du Moyen Âge entre Doubs et Citadelle entraînent la naissance des faubourgs.

La Navigation...

L'animation amenée sur le Doubs par l'ouverture du canal du Rhône au Rhin, en 1830, a fait long feu : l'ouverture du tunnel en 1880 a facilité le travail des mariners et rendu le calme à la ville. L'ancienne gare d'eau est abandonnée, et bien sûr le projet de la transplanter aux Chaprais, au bout du pont Saint-Pierre (de la République), en même temps que la gare du chemin de fer... Sans suite déjà le plan du Génie, qui, en 1809, creusait un canal de Chamars à Rivotte, par Granvelle et la rue de la Bibliothèque !

Les ports qui agrémentaient la toponymie urbaine ne permettaient l'accès qu'à des barques de peu d'importance : « Le Port-Naimes que, par la plus étrange contraction, le peuple et les enfants du quartier nommaient Poneim — écrit Perreiot à la fin du XVIII^e siècle — était une entrée sur le Doubs, qui subsistait encore il y a peu d'années. Comme les pêcheurs et les bateliers y amenaient le soir leurs barques, ou naves, vieux mot français dont on a fait naives, cet endroit prit le nom de Port-aux-Naives, par corruption

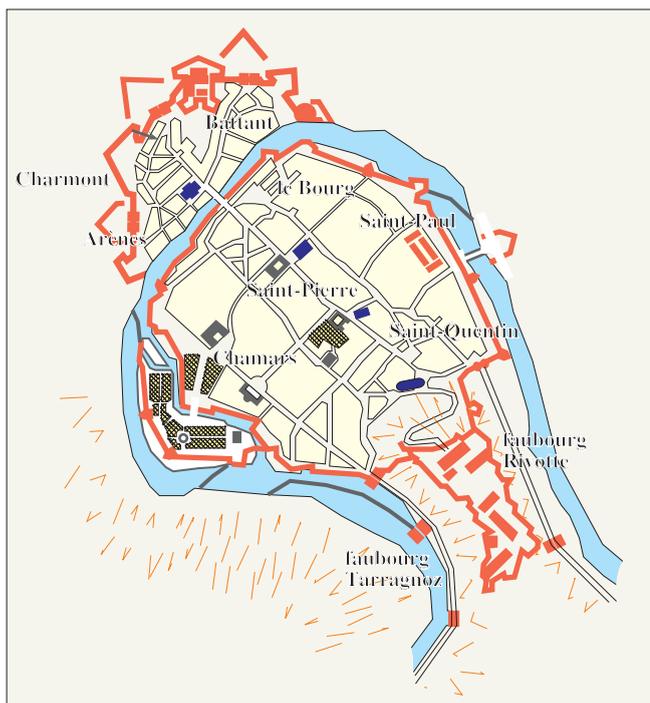


Fig. 1 - Les quartiers du Besançon ancien

Naimés. » (Mais l'étymologiste se trompe : Naimés est en fait un nom de famille !). Une barque faisait bac vers Bregille, avant qu'un pont soit toléré par les militaires ; plus tard, le meunier d'Avanne pouvait livrer le blé à ses magasins de Battant par un port privé, supprimé par l'ouverture du quai de Strasbourg.

Ces ports ont surtout donné accès à une navigation immobile, celle des bateaux-lavoirs dont le dernier a disparu vers 1930. La lessive est affaire de spécialistes, de Battant ou d'ailleurs, qui avaient des places attirées sur les bateaux. Mais laissons parler jeune bourgeoise bisontine, jeune en 1900 : « Quand chaque semaine arrivait la mère Balai, courageuse Bousbotte [habitante du quartier de Battant], on vidait les coffres, on comptait la montagne, la dite mère Balai chargeait le tout sur un chariot [...] et le roulait jusqu'à

la barque sise près du pont de Battant. C'était une très grande barque plate qui n'avait jour que d'un côté, entièrement vitré et en communication avec la rivière, une maison flottante couverte de tuiles. Une vingtaine de bancs à laver s'y pressaient côte à côte devant des foyers où bouillait le linge. Naturellement, les gamins avaient l'habitude de crier des sottises à ces femmes, de les traiter de *poules*, ce à quoi elles répondaient en envoyant des casseroles de lessive bouillante aux provocateurs. Il y avait trois ou quatre de ces barques amarrées devant les vieilles pierres noircies du pont et des quais de Vauban, ce qui donnait du cachet à ce vieux coin... » Des espaces ont été créés pour ces barques lors de la construction des quais : le long de celui de Strasbourg (d'abord quai Napoléon), sous la tour de la Pelotte ; sur le quai Veil-Picard, vers la Cité universitaire.



Seul endroit où la ville se plongeait dans la rivière : des maisons de la rue d'Arènes. Quartier des tanneurs, aux ateliers (dont un temps celui du grand-père de Louis Pasteur) de plain-pied avec l'eau. On imagine les directives contre le jet direct des ordures dans la rivière... Le quai est du second Empire : le nom de Veil-Picard est celui d'un banquier bisontin, qui finança partiellement les travaux, poursuivis jusqu'à la fin du XIX^e siècle.



Le pont suspendu, ouvert en 1838, a été remplacé en 1884 par un pont en pierres, lui-même reconstruit en 1945 : le pont de la République ; c'est le troisième des ponts bisontins : celui de Battant avait des fondations romaines ; celui de Bregille un tablier de bois pour être facilement coupé en cas de siège. Le pont de Canot n'a été construit qu'en 1879, et les autres (pont de la Grette, passerelle...) sont encore plus récents...



Le long du faubourg de Rivotte, le port est celui qui a longtemps servi au stockage du bois amené par flottage, interdisant toute implantation industrielle sur la rivière depuis Audincourt ; celui de Tarragnoz est fort de ses moulins, combinant jadis mouture des grains et métallurgie du fer.



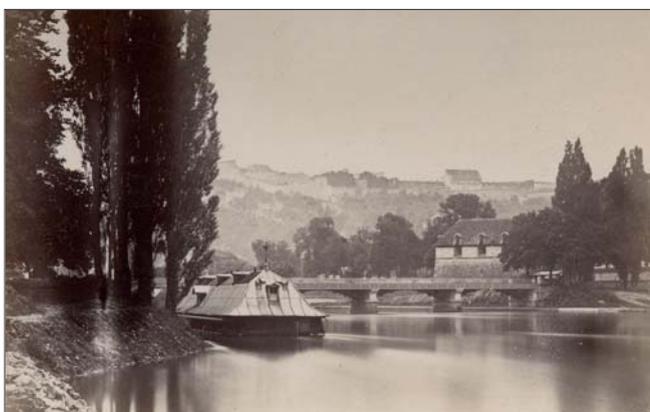
Eaux courantes

Les Bisontins savent profiter de l'eau, parfois trop présente comme lors des inondations : « À défaut de prévoyance — notait Gaston Coindre en 1900, à propos de la rue Claude-Pouillet — l'aménagement des caves est bouleversé, au moins une fois l'an. Si la monte des eaux est subite, imprévue, cet incident de la vie domestique, désastreux ou baroque simplement, active pendant quelques jours l'oisiveté des rentiers et la langue des commères. » Des repères indiquent en ville le niveau atteint par l'eau en septembre 1852, décembre 1882 (le pont de fil de fer est emporté), mars 1896, et janvier 1910 (la plus importante)...

Les enfants profitent du Doubs — dans son lit — pour s'y baigner pendant les chaleurs : « L'été venu, nous allions nous baigner avec toute la marmaille d'Arènes et de la paroisse du Collège, à Canot... Rien n'était plus séduisant pour plonger que le rocher de la Cuvotte... », note un

Bisontin, rappelant son enfance vers 1820 ; Gaston Coindre évoque à la même époque, au pont de Battant, « les pêcheurs à la ligne s'accoudant à la balustrade, dont les lourdes gaules, brusquement ramenées, cinglaient les passants ; des plongeurs, pour deux sous, faisant prouesses ; les gamins en baignade, dévêtus, traqués par les agents du préfet Chopin d'Arnouville — obligatoire, le caleçon était dit chopie ».

L'eau du Doubs était aussi bue, directement ou par le biais de puits trop peu profonds. De rares fontaines amenaient l'eau de quelques sources de Bregille, mais il fallut attendre 1842 pour qu'un système d'adduction fournisse à la ville l'eau abondante d'Arcier ; non sans une violente polémique. Le bibliothécaire Charles Weiss préfère les « eaux du Doubs qui sont les plus salubres et les plus agréables de toutes » ; « Les habitants [en] usent depuis longtemps sans en éprouver la moindre incommodité ». Le prix à payer pour une eau prétendue de meilleure qualité paraît déjà outré : « Un plaisant [...] a démontré que les eaux d'Arcier reviendront à



Non, ce n'est pas un ancêtre du Chaland qui est amarré le long de Micaud, à proximité du pont de Bregille. Les barques lavandières étaient nombreuses le long du Doubs. Celle-ci est couverte en zinc ; la plupart le sont de tuiles, comme celle (à droite) qui est installée devant l'ancien quai d'Arènes.



Le 23 janvier 1910, les riverains du square Saint-Amour et de la Grande-Rue pouvaient faire une promenade en barque... Toute la partie basse de la boucle est sous l'eau. En janvier-février 1910, toute la France est recouverte d'eau — y compris la capitale — procurant des affaires aux marchands de cartes postales.

25 centimes le litre, c'est-à-dire au prix du vin commun mais très passable. » Mais la querelle qui oppose les clans qui œuvrent au Conseil municipal, est autant politique qu'hygiénique.

Omniprésent, le Doubs n'est pourtant pas un élément attractif de la vie bisontine : les grandes fêtes nautiques, avec joutes et orchestre flottant n'ont plus cours... Elles ont été longtemps organisées par le SNB (Société nautique de Besançon, fondée en 1862 par des notables parmi lesquels des patrons horlogers) : plus sportive que ludique aujourd'hui, la société compte en ses rangs plusieurs « canoteurs » de niveau mondial.

Besançon-les-Bains

Mais ce ne sont pas les eaux du Doubs qui sont à l'origine des plaques routières des entrées de ville ou des cartes postales indiquant : « Besançon-les-Bains ». Le thermalisme bisontin, qui ne se manifeste plus guère au public le plus large que par la présence du casino, est né de la présence d'eaux salées extraites à Châtillon-le-Duc (Cayenne), Geneuille et Miserey !

C'est l'architecte Delacroix, avec les ingénieurs Boyé et Résal, qui est à l'origine de la découverte du gisement de sel gemme de Miserey, en 1866-1867 : « un important banc de sel de 55 mètres 60 d'épaisseur [...]. L'exploitation industrielle produit, dès la fin du siècle, 100 000 quintaux l'an, pour une valeur de 1 500 000 francs, dont l'exportation se fait vers le Lyonnais, le Périgord, la Savoie, l'Auvergne et la Bourgogne ; 18 poêles fonctionnent, ici, dans les salines directement reliées au réseau ferré depuis 1873. La minéralisation des eaux de Miserey était énorme : 12 fois celles de Salins, par exemple. La localité, avec cette production exceptionnelle en Europe — 4 sites seulement de cette qua-

lité étaient alors exploités — allait concourir au succès, passager, de Besançon, ville d'eaux. Six kilomètres de canalisation alimentent, dès lors, les bains de la Mouillère, pour soulager les anémiques, névrosés, lymphatiques et scrofuleux qui s'y pressent. Dans les années soixante, la belle aventure prend fin avec la dégradation définitive de la canalisation, la fermeture de l'établissement balnéaire, et l'arrêt de l'exploitation des salines. Pour Miserey, Miserey-Salines depuis 1922, c'est la fin de l'histoire du sel. » (Dict. des comm. Doubs)

À côté de la société suisse de Miserey, que préside Delacroix, la concession de Châtillon-le-Duc est accordée à des entrepreneurs et négociants parisiens (Hunebelle), bisontins (Suleau, Musselin), pour 50 ans, avec une raffinerie sur la commune de Geneuille. « Une partie des ouvriers était constituée de bagnards de Toulon logés le long de la route Besançon-Metz : le lieu-dit est devenu Cayenne. » (Dict. comm. Doubs). Il ne reste plus rien de tout cela après les années 1960.

La vogue des bains salins ne réussit pas à faire de Besançon une véritable ville d'eau, en dépit de la publicité et des plaques d'entrée de ville, qui indiquaient « Besançon-les-Bains ». L'établissement thermal semble n'avoir connu qu'une notoriété locale : ses jardins permettaient notamment la tenue des repas de noces de la bourgeoisie de la ville. Mais c'est une autre histoire...

Les traces les plus apparentes qui en restent aujourd'hui sont le nom de l'hôtel des Bains (dont les bâtiments trouvent un nouvel usage en 2004), le nom conservé par les « Salins de Bregille », et surtout la présence du Casino et de son restaurant.

Et il y a des Bisontins qui, aujourd'hui, ne connaissent dans leur ville que l'eau de pluie ! ■



Le thermalisme bisontin n'a connu qu'une courte vogue : le bâtiment des bains a disparu ; la ville en hérite cependant un casino, une salle de spectacle, des jardins ombragés et des hôtels qui ont animé la ville à la Belle Époque.